This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

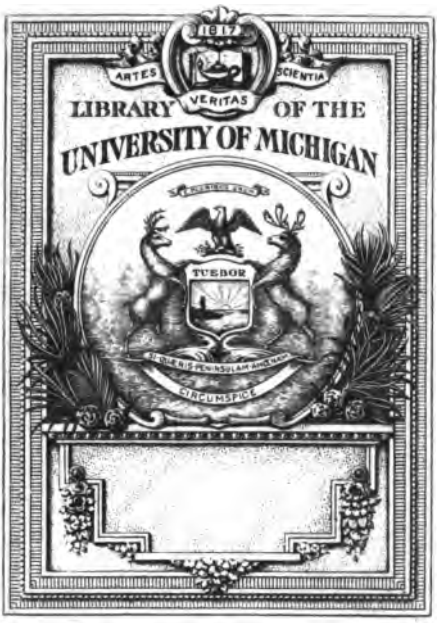
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
1981
.D4
N7



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Nitouche & Guignolet

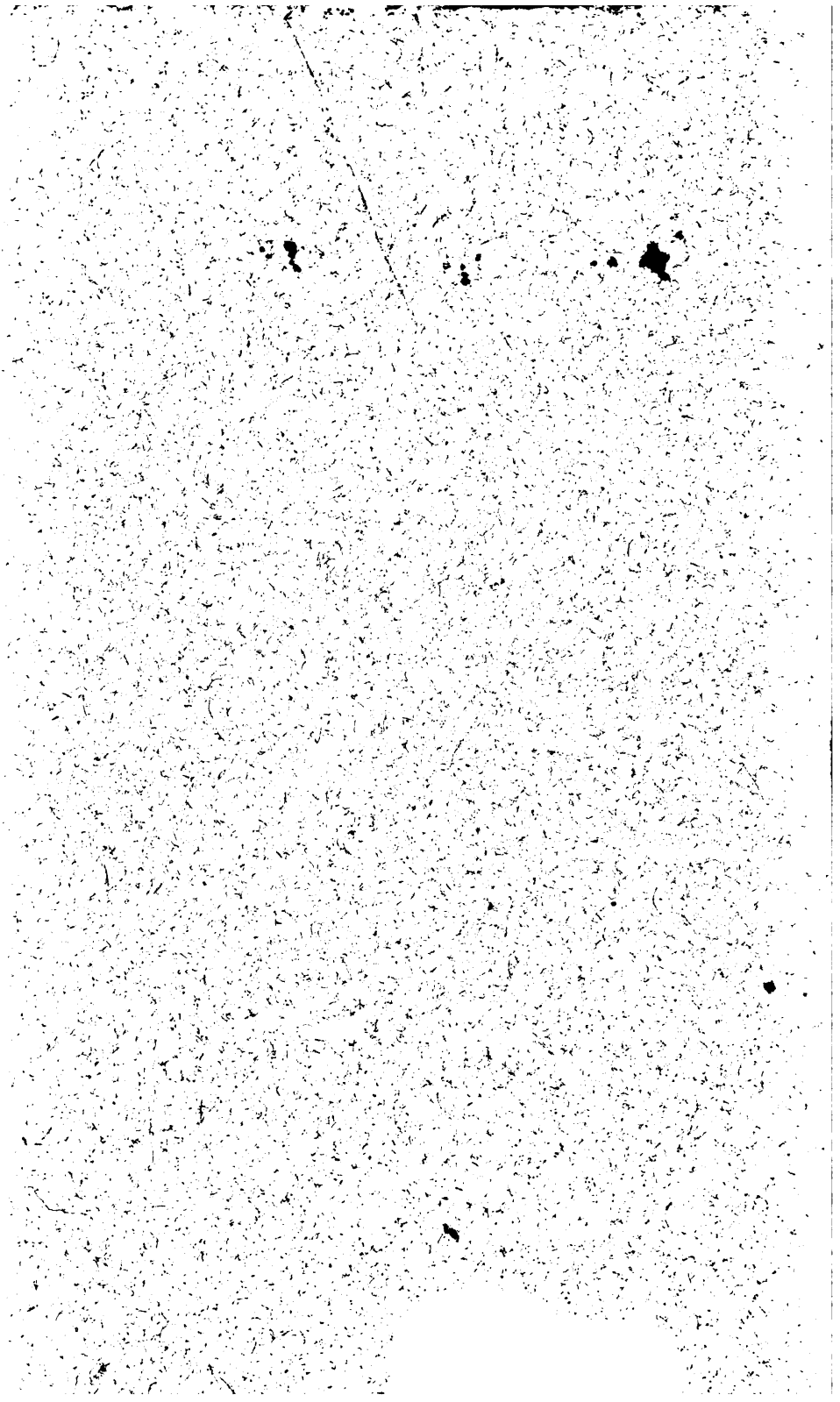
Comed. en 1. ac. & en prose,

par Dorvigny.

Rep. réf.te au Théat. Montansier =

= Variétés le 17 Nivôse an X

(7 Janvier 1802.).



NITOUCHE

ET GUIGNOLET,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Par DORVIGNY.

Représenté sur le théâtre Montansier-Variétés, le 17 nivôse, an 10.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, nº. 51.

AN X. (1802.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. ROGUIGNARD, bourgeois de Paris.	*Duval.*
Mlle ROGUIGNARD, sa sœur, vieille fille.	Mad. *Baroyer.*
Mlle JULIE, fille de Roguignard.	Mlle *Grangé.*
NITOUCHE, jeune paysanne, servant chez eux.	Mlle *Grangé j.*
GUIGNOLET, jeune paysan.	*Brunet.*
GRIPPEFORT, prccureur.	*Bonioli.*
SCRUPULE. } notaires.	*Hugot.*
MINUTTE. } notaires.	*Dufresnoy.*

La scène est à Paris chez M. Roguignard.

PQ
1981
.D4
N7

NITOUCHE
ET GUIGNOLET.

Le théâtre représente une salle. Il y a un canapé, chaises, fauteuils, et une table, avec papier, plumes et écritoire. La chambre de Mad. Roguignard est à droite, une porte à gauche pour sortir, et une grande entrée au milieu du fond.

SCENE PREMIERE.

M. ROGUIGNARD, Mlle. ROGUIGNARD.

ROGUIGNARD, *a sa canne et son chapeau.*

Ecoutez-moi bien, ma chère sœur; avant de sortir, je veux vous expliquer la conséquence de l'opération majeure que je me propose de mettre à fin aujourd'hui.

Mlle. ROGUIGNARD.

Effectivement, M. Roguignard, vous avez l'air de couver quelque projet extraordinaire.

ROGUIGNAD.

Ecoutez-moi, vous dis-je, attentivement.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, NITOUCHE, *entre doucement du fond, avec un balai, et reste derrière à écouter, en faisant semblant de balayer et d'épouster, sans être vue d'abord.*

ROGUIGNARD, *continuant sans la voir.*

Vous savez que mon ancien ami, M. Pillegrain, ce riche fermier d'Argenteuil, est mort depuis six mois, et qu'il

m'avait confié une somme de dix mille écus à lui faire valoir. Il m'a laissé son exécuteur testamentaire, et n'a pour héritier qu'un fils, jeune homme simple et ingénu, qui a toujours été élevé à la campagne comme un paysan, et qui se nomme Eustache Guignolet.

Mlle. ROGUIGNARD.

Je sais tout cela. Après?

ROGUIGNARD.

Il m'a chargé de prendre soin de ce fils, et de lui remettre ces dix mille écus; mais avec l'obligation à lui d'épouser une personne de ma famille.

Mlle. ROGUIGNARD.

Ah! voilà l'essentiel! et il vous devait bien cette reconnaissance-là. (*à part, en se rengorgeant.*) Une personne de la famille... Nous le verrons venir. (*haut.*) Eh bien, mon frère?...

ROGUIGNARD.

Eh bien, je veux faire épouser ma fille à cet héritier, afin de ne pas me dessaisir de ces trente mille francs que je fais profiter. J'ai écrit en conséquence au magister d'Argenteuil qu'il disposât M. Guignolet à venir me trouver, et je viens de recevoir une réponse de lui, par laquelle il m'apprend que le susdit sera ici aujourd'hui.

Mlle. ROGUIGNARD, *à part, avec humeur.*

Pour épouser ma nièce qui est une ridicule! oh! elle ne mérite pas un si bon parti.

NITOUCHE, *derrière et à part.*

Tout ça n'est pas mauvais à savoir.

ROGUIGNARD.

Je vais aller faire disposer, par mon notaire, un contrat de mariage, en attendant que mon gendre arrive, et je le lui ferai signer sitôt qu'il paraîtra, d'autant plus facilement qu'il n'a aucune connaissance du testament de son père, et qu'il croira tenir de moi seul tout à-la-fois une épouse aimable et trente mille francs pour sa dot.

Mlle. ROGUIGNARD.

C'est très-bien l'entendre.

NITOUCHE, *à part, derrière.*

Oh ! oui ! il n'oublie jamais ses intérêts.

ROGUIGNARD, *se retournant, voit Nitouche, et lui dit brusquement.*

Qu'est-ce que vous faites-là, vous ?

NITOUCHE, *d'un ton calin.*

Eh mais, je balaye, vous voyez ben.

ROGUIGNARD.

Ce n'est pas là le moment, mademoiselle ; est-ce que vous voulez nous faire avaler toute votre poussière ?

NITOUCHE.

Eh là ! ne vous fâchez pas. Je m'en vais, et je reviendrai quand vous n'y serez pus, mon cousin.

ROGUIGNARD, *en colère.*

Qu'est-ce que vous dites, mon cousin !... est-ce que vous ne vous souvenez plus de la défense que je vous ai faite de prononcer ce nom-là ?... Je vous le passe encore ; mais prenez-y garde. A la première fois, je vous renvoie.

NITOUCHE.

Eh bien donc, je ne le dirai plus, là. (*Elle rentre par le fond.*)

SCENE III.

ROGUIGNARD ET SA SOEUR.

ROGUIGNARD.

C'est une futée matoise que cette fille-là ! avec son air bonace et innocent ; elle écoute tout, espionne tout, et je vous conseille de vous en méfier.

Mlle. ROGUIGNARD.

Je vous l'ai déjà dit la première, et vous êtes trop bon de la garder ici. C'est une sainte Nitouche, comme je l'ai batisée, dont nous n'aurons que du désagrément.

ROGUIGNARD.

Oh ! j'y mettrai ordre bientôt. Je la garde encore parce que j'en ai besoin jusqu'au mariage de ma filie ; mais après, je la renverrai à son village. Revenons à vous, ma sœur. Je voulais vous dire que Mlle. Julie, ma fille, est si orgueil-

leuse et si impérieuse... car je crois qu'elle tient de vous plus que de moi, cette fille-là...

Mlle. ROGUIGNARD.

Bien obligé, mon frère; vous ne laissez jamais échapper l'occasion de m'adresser une politesse.

ROGUIGNARD.

Dame, la preuve est à l'appui. Vous avez cinquante ans et plus...

Mlle. ROGUIGNARD, *piquée.*

Eh! je ne vous demande pas mon âge.

ROGUIGNARD.

Non, mais je suis bien aise de vous le rappeller, moi. Vous avez donc, comme je dis, cinquante ans bien sonnés, et cependant vous n'êtes pas mariée, et vous ne le serez jamais... et cela, par la fierté que vous avez eue dans votre jeunesse de refuser nombre de bons partis.

Mlle. ROGUIGNARD, *en colère.*

Eh! qui vous dit, monsieur mon frère, que je ne le serai jamais?

ROGUIGNARD, *ricannant.*

Oh! c'est que le tems passé ne revient pas, et que, comme dit le proverbe, *qui refuse, muse...* Au reste, je ne vous défends pas d'espérer; mais je parie contre, et je vous exhorte à la patience. C'est à présent la plus utile vertu qui vous reste à pratiquer.

Mlle. ROGUIGNARD.

Grand merci de votre conseil, j'en profiterai peut-être; mais on vous aviserait en vain d'avoir de la discrétion et de l'honnêteté, on y perdrait son tems.

ROGUIGNARD, *riant.*

Eh bien, quitte de politesses, ma bonne sœur, ne nous fâchons pas, et reprenons notre raisonnement. Je vois donc, dis-je, avec chagrin, que ma fille suit tous vos mêmes principes. Elle a déjà manquée, par son orgueil, plusieurs excellens partis, et elle a donné une si mauvaise opinion de son caractère, que, depuis long-tems, personne ne me la demande plus; et je risque de la voir rester comme vous vieille fille. Or, comme voilà une nouvelle occasion et très-favo-

rable qui se retrouve pour l'établir, j'en veux profiter, et je l'en ai déjà prévenue. Ce que je vous recommande donc, c'est de la disposer à m'obéir, en lui représentant tous les avantages qu'elle trouvera dans ce mariage, afin qu'elle soit prête à signer le contrat à mon retour de chez le notaire. Au revoir, ma sœur. Je compte sur vous. (*il s'en va par la porte de la rue.*)

SCENE IV.

Mlle. ROGUIGNARD, *seule.*

Oui! attends-toi que je vas la disposer à ce mariage-là! il m'intéresse beaucoup assurément; et au moment, sur-tout, où tu me dis que je ne serai jamais mariée, moi!.... Oh! voilà qui me pique, et je veux te faire mentir... (*elle rêve.*)

SCENE V.

Mlle. ROGUIGNARD, *sur le devant.* NITOUCHE.

NITOUCHE, *entre doucement derrière avec son balai, et dit à part.*

Bon! v'là ma cousine toute seule, tâchons de savoir un peu ce qu'all pensedessus tout ça....

Mlle. ROGUIGNARD, *sans la voir.*

Et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il a eu l'indiscrétion de m'avouer que monsieur Guignolet doit avoir les trente mille francs, pourvu qu'il épouse une personne de la famille; mais il n'est pas spécifié positivement que ce sera sa fille.... Eh bien! je suis de la famille aussi bien que ma nièce, moi, et avant, même...

NITOUCHE, *derrière, bas.*

Eh mais, dame! j'en suis aussi, moi, malgré qu'ils ne veulent pas m'appeller cousine!

Mlle. ROGUIGNARD.

En dépit des yeux de mon frère, qui me voyent de travers, on peut encore, sans doute, paraître agréable à ceux d'un autre.

Nitouche & Guignolet

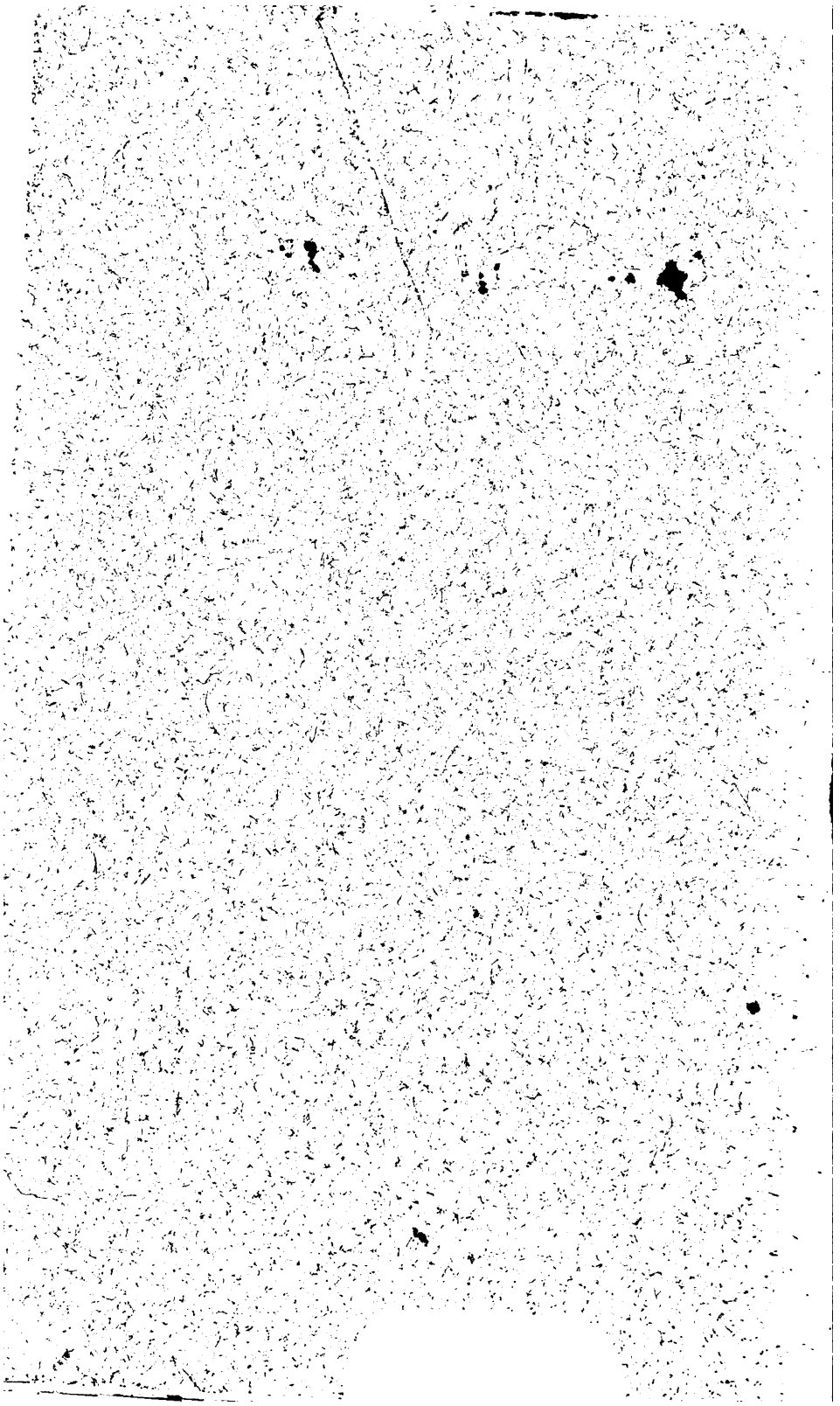
(mêl. en 1. ac. & en prose)

par Dorvigny.

Rep. refusée au Théât. Montansier =

= Variétés le 17 Nivôse an X

(7 Janvier 1802.).



NITOUCHE

ET GUIGNOLET,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Par DORVIGNY.

Représenté sur le théâtre Montansier-Variétés, le 17 nivôse, an 10.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, nº. 51.

AN X. (1802.)

itout. Par ainsi, attendons-le tous les deux sans nous gêner, et causons ensemble jusqu'à ce qu'il vienne, ça nous fera passer le tems ; assisez-vous là, tenez. (*Il retire un peu ses jambes qu'il avait étendues sur le canapé.*)

Mlle ROGUIGNARD, *d'un air de dignité.*

Non, monsieur, je ne cherche pas M. Roguignard, je suis sa sœur, et maîtresse dans sa maison comme lui, vous pouvez vous adresser à moi pour vos affaires, c'est la même chose.

GUIGNOLET, *se levant.*

Ah! je dis, madame, la même chose!... Je crayons ben que y a queuque différence dans les personnes ; mais i n'y en aura pas dans les respèques que je voulons vous rendre à tous les deux ; je nous appelons nous Ustache Guignolet, je sommes le fils de notre père, qu'est mort défunt il y a six mois, et l'ami de M. Craquignard, qui nous a écrit, par notre magister, de venir cheus lui parce qu'il avait des bonnes nouvelles à nous apprendre.

Mlle. ROGUIGNARD.

Oui, monsieur, d'excellentes même ; et, puisque mon frère n'y est pas pour vous les dire, je me félicite de pouvoir vous en instruire moi-même.

GUIGNOLET.

Madame, je nous en félicitons aussi, et de queuque part que le bien nous arrive, je pensons qu'il faut remarcier la main qui nous l'offre, et en ouvrir deux pour le recevoir. En conséquence, nous v'là tout prêt, dépêchez vous. (*Il lui tend les deux mains.*)

Mlle. ROGUIGNARD, *minaudant.*

Mon cher enfant, vous en méritez beaucoup, et je suis enchantée de pouvoir vous annoncer que je veux faire votre fortune, et je le peux, si vous le voulez.

GUIGNOLET, *vivement.*

Si je le voulons! ah, ma chère bonne dame! je le voulons sûrement encore, pusque vous ne le pouvez ; parlez-nous clair, et croyez que ça ne manquera pas de notre part.

Mlle. ROGUIGNARD.

Eh bien ! mon cher, pour ne pas vous faire languir, la bonne nouvelle est que je puis vous faire toucher dix mille écus comptant.

GUIGNOLET, *chaudement.*

Sarpedié ! toucher, ça n'est pas assez ; si je les magnons une fois, je voulons les empoigner et les empocher tout-à-fait.

Mlle. ROGUIGNARD.

C'est aussi comme cela que je l'entends.

GUIGNOLET.

Eh ben ! pisque je l'entendons de d'même tous les deux, faites-moi donc ben vîte entendre itout le son des écus pour en finir.

Mlle. ROGUIGNARD.

C'est comme si vous les teniez, il n'y a qu'un mot à dire pour les avoir.

GUIGNOLET.

Oh, que non, dire et tenir, c'est ben différent. Mais encore, queuque c'est que ce mot qu'il faut lâcher pour ça ? est-ti ben difficile ?

Mlle. ROGUIGNARD, *minaudant.*

Je ne crois pas qu'il doive vous le paraître, et beaucoup d'autres voudraient être à votre place pour le dire.

GUIGNOLET.

Eh jarni ! que de lantiponage ! annoncez-le nous donc ben vîte pour que je le disions, que je prenions l'argent, et que je nous en allions avec.

Mlle. ROGUIGNARD.

Vous me paraissez bien pressé de l'avoir.

GUIGNOLET.

Oh ! sarpedié ! je voudrions déjà le tenir.

Mlle. ROGUIGNARD.

Oui, mais c'est qu'il y a une condition pour cela.

GUIGNOLET.

Quien ! des conditions astheure ! et vous nous disiez avant que ce n'était qu'une parole.

Mlle. ROGUIGNARD.

Ce n'en est qu'une non plus, et bien courte même; il ne s'agit que de prononcer un *oui*.

GUIGNOLET.

Eh jarnombille ! j'en dirons putôt dix mille, un par chaque écu; mais que je les tenions ben vîte.

Mlle. ROGUIGNARD.

En ce cas, mon enfant, vous ne tarderez pas. Sur le bien que j'ai entendu dire de votre sagesse et de votre bonne conduite, je me suis déterminée à vous enrichir en vous épousant. Ce mariage vous assure les dix mille écus avec ma main. Voilà le marché doublement avantageux que je vous propose; ainsi, en me disant *oui*, vous aurez l'épouse et les trente mille francs.

GUIGNOLET, *d'un air de réflexion, et se grattant l'oreille.*

Ah ! diantre, ça fait deux parts au lieu d'une, donc ?

Mlle. ROGUIGNARD.

Positivement, et c'est un surcroit de bonheur qui doit vous flatter.

GUIGNOLET.

Oh ! je disons, madame, c'est sûrement pusque je ne demandions; et pour ce qui est de votre bonté de songer à nous, c'est là ce qui nous embarrasse le pus fort.

Mlle. ROGUIGNARD.

Comment donc ! que voulez-vous dire ?

GUIGNOLET.

Eh parguenne ! que j'aurions été ben pus à not'aise, si je n'avions eu à vous remercier que pour les trente mille francs... Mais à c't'heure-ci, qu'il est question de vous épouser avec, ça ne me paraît pu s'emmancher si aisément.

Mlle. ROGUIGNARD, *piquée.*

Pourquoi donc, M. Guignolet ? est-ce que ma personne vous répugnerait, par hasard ?

GUIGNOLET.

Eh ! mon dieu, madame, queuque vous dittes donc là, rapugnerait !... Comment que ça se pourrait-ti, pisque je ne comprenons tant seulement pas ce mot-là.

Mlle. ROGUIGNARD, *sèchement.*

Eh mais, que je n'aurais pas le bonheur de vous paraître aimable ?

GUIGNOLET.

Oh ! jarni, ben loin de ça, madame, qu'au contraire... c'est que ça me confusionne la timidité de mon respeque. Pour aimabe, je sommes trop poli pour vous le renier ; et pis, ça ne nous irait pas, car y a long-tems qu'on sait que vous l'êtes ; mais c'est que je n'oserions jamais vous regarder comme not'femme ; vous voyez ben que je sommes trop jeune.

Mlle. ROGUIGNARD, *faisant la belle.*

Eh mais, mon cher ami, est-ce-que vous me trouvez donc si vieille ?

GUIGNOLET.

Vieille ! oh non. Je ne voulons pas vous dire ça non pus, c'est une sottise... Mais c'est tant seulement de l'âge que le monde dira que vous avez de trop pour nous.

Mlle. ROGUIGNARD, *piquée.*

Ce sont des sots qui dirons ça. Est-ce que vous le penseriez aussi, vous ?

GUIGNOLET.

Eh ! non pas du tout, nous. C'est les autes que je vous disons ; car ben mieux, si i faut vous épouser pour avoir les trente mille francs, j'aimerions encore autant que vous ayez trente ans de plus, voyez-vous.

Mlle. ROGUIGNARD.

Bon ! pourquoi cela ?

GUIGNOLET.

Oh ! ce n'est pas la peine de vous le dire ; mais je nous entendons ben. (*à part.*) C'est que je serions putôt débarrassé d'elle ; et, avec son argent, j'en retrouverions une pus jeune.

Mlle. ROGUIGNARD, *agréablement.*

Dailleurs, croyez que les bonnes façons que j'aurai pour vous ne vous laisserons pas repentir de ce mariage-là. Pensez donc encore aux dix mille écus qui sont au bout du *oui* que je vous demande.

NITOUCHE, *derrière.*

Eh, mon dieu ! je ne suis pas pus repoussante qu'elle, je crois.

Mlle. ROGUIGNARD, *en avant.*

C'est ce que nous allons éprouver bientôt... Oui, au lieu d'aller sermoner sa fille, je vais guetter l'arrivée de l'héritier; et tâcher de le prévenir en ma faveur. Outre que ces dix mille écus-là m'accommoderaient bien, c'est que je ne dépendrais plus d'un frère tyrannique et de mon impertinente nièce, qui ose prendre des tons avec moi, et me mépriser à cause de sa jeunesse.

NITOUCHE, *à part.*

Et moi donc ! i me méprisent encore ben mieux, tous! que j'ai l'air d'être ici par charité !... c'est encore ben pus dur!

Mlle. ROGUIGNARD, *se retourne et la voit.*

Comment ! vous voilà encore ici ! est-ce que mon frère ne vous a pas défendu de balayer ?

NITOUCHE, *d'un air innocent.*

Oui, mais il est parti ; et je profite de ce moment-là pour faire mon ouvrage.

Mlle. ROGUIGNARD, *en colère.*

Il est parti, imbécille ! mais j'y suis encore, moi; est-ce que vous me comptez pour rien ?

NITOUCHE.

Oh ! non, je vous compte pour beaucoup, au contraire ; car, drès qu'il me dit quate paroles de reproches, vous m'en dites ben le redoube, vous, pour le moins.

Mlle. ROGUIGNARD, *piquée.*

Eh ! je ne vous en dis jamais assez. (*à part.*) Comme elle est insolente, malgré sa niaiserie !..... Il n'y a pas jusqu'à cette créature qui me tourne ici en ridicule..... mais voilà le moment de couper court à tout cela. (*haut.*) Allez-vous-en, vous dis-je ; vous nétoierez ici quand il n'y aura personne.

NITOUCHE, *d'un air bonnace.*

Eh ben ! je m'en vas encore, ma cousine.

Mlle. ROGUIGNARD, *avec humeur.*

Qu'appellez-vous, votre cousine ! vous êtes bien osée! Est-ce que vous avez oublié ce que mon frère vient de vous défendre encore devant moi ?

NITOUCHE, *bonnement.*

Oh ! je n'ai garde, i m'a défendu de l'appeller mon cousin.

Mlle. ROGUIGNARD, *durement.*

Eh bien ! souvenez-vous que je ne vous suis pas plus que lui, et que je vous fais la même défense.

NITOUCHE.

Comment ! je ne suis donc pas de la famille de mes parens, de ce coup-ci ?

Mlle. ROGUIGNARD.

Quest-ce que vous dites, parens !... Nous voulons bien par bonté prendre soin de vous ; mais apprenez que nous ne vous devons rien, et que, quand on dépend de la bonne volonté du monde, on ne connaît que des bienfaiteurs qu'on respecte, et non pas des parens avec qui l'on se familiarise.

NITOUCHE, *humblement.*

Eh ben, madame, vous ne serez pus ma cousine, pisque vous ne voulez pas l'être, et je vous respecterons pisqu'il le faut ; mais aussi i faut que j'arrange cette chambre, car il est tard, et vous serais cause qu'on me grondera.

Mlle. ROGUIGNARD.

Allons, faites donc votre ouvrage ; aussi bien vous n'êtes déjà que trop paresseuse, et vous ne cherchez que des prétextes. (*à part.*) Je réfléchis qu'il faut que j'aille faire un peu de toilette pour recevoir ce jeune homme à qui je veux parler la première. (*à Nitouche.*) Restez donc ici à bien nettoyer tout, et s'il arrive un homme de la campagne, ne manquez pas de venir m'avertir tout de suite.

(*elle s'en va.*)

NITOUCHE, *la saluant.*

Oui, ma cous.....

Mlle. ROGUIGNARD *se retourne et la regarde d'un air qui lui coupe la parole.*

(*Se reprenant.*)

Oui, madame.

(*L'autre sort, et va dans la chambre à droite.*)

SCENE VI.

NITOUCHE, *seule.*

Oh ! comme c'est donc chagrinant d'avoir des familles comme ça, qui vous renient parce qu'ils sont pus riches que vous ! jarni ! je voudrais gagner tant seulement un gros lot pour me moquer d'eux à mon tour, et je me choisirais du moins des parens à mon goût après.... mais, si nigaude qu'ils me croyent et que j'ai l'air de l'être esprès, j'ai bien entendu leurs complots à tous, et je peux ben faire les mêmes aussi, moi ; i ne s'agit que d'avoir du bonheur ; car enfin, tout ça dépend, à ce qu'il me paraît, du jeune homme tout seul ; si je l'y plaisais, à s'thériter-là putôt que les autres, et qu'il voulut m'épouser, j'aurais les dix mille écus avec lui, tout aussi ben que ma vieille ou ma jeune cousine, qui me forcent d'être leus servante, et de les appeler madame et mamzelle... Faut travailler à ça. Je vas d'abord me faire un peu pus propre, afin de pouvoir donner dans l'œil à M. Grignolet, quand il arrivera ; ma vieille cousine est trop passée pour ly plaire, et ma jeune, sa nièce, est trop orgueilleuse pour vouloir d'un paysan. Tout ça me fait pus beau jeu ; ensuite, j'ai mon parain, le procureur, M. Grippefort, qui n'aime déjà pas mon cousin Roguignard, et qui me soutiendra là dedans.... Oui, faut entamer la besogne, et pis je verrons ce que ça deviendra.

(*elle sort par le fond.*)

SCENE VII.

GUIGNOLET, *vient par le côté de la rue, il a un habit de paysan, et en demi-deuil ; un grand chapeau, des guêtres, un bâton à la main, et une gourde en bandoullière.*

Quien ! i n'y a personne dans ste maison ! s'est pourtant ben ici qu'on m'a t'indiqué, une porte grise avec trois fenêtres devant peinturlurées en vert, en face de la *Truie qui file*.... Ah ! c'est que le monde est à la promenade, appa-

remment ; mais il a un drôle de nom, le maître de la maison ! M. Craquignard ! j'avions peur que sa lettre ne fusse une attrape, quand notre magister nous l'a lue, et qu'on nous allait rire au né, quand j'aurions demandé ce nom là dans Paris... mais pas du tout, c'est ben vrai, i s'appelle comme ça tout jusse, de même que nous Ustache Guignolet ; et pis aussi, j'avons ben vû la Truie qui file, dans le beau mitan de l'enseigne en face ; en ce cas-là i ne faut pas nous gêner ici, pisqu'on nous y a fait venir pour de bonnes nouvelles à ce qu'on dit, et que j'y serons comme si c'était cheus nous ; eh ben ! étalons nous y en attendant de savoir quoique M. Craquignard nous veut. (*Il regarde le canapé.*) V'là justement une chaise qu'est pus commode que nos tabourets de la campagne, reposons nous z'y ; il n'y a de bon tems dans la vie que les beaux momens qu'on s'y donne. (*il s'étale sur le canapé.*) Sarpedié ! ça dégotte encore mon lit de sangue.

SCÈNE VIII.

GUIGNOLET, Mlle. ROGUIGNARD, *parée ridiculement.*

Mlle. ROGUIGNARD, *à part, en haut, sortant de sa chambre.*

Mon impatience ne me permet pas d'attendre qu'on m'avertisse, et je viens moi-même guetter son arrivée.

GUIGNOLET, *retourne la tête et la voit.*

(*à part, sans se lever.*)

Quien, v'là une femme ! qu'est-ce qu'elle cherche ici ? est-ce qu'elle a reçu aussi une lettre de bonne nouvelle pour s'y rendre ?

Mlle. ROGUIGNARD, *le voyant aussi.*

(*à part au fond.*)

Eh mais, voilà quelqu'un ! serait-ce lui déjà ?

(*elle avance à lui.*)

Que demandez-vous ici, monsieur ?

GUIGNOLET, *sans la saluer.*

Ne vous dérangez pas, madame, ni nous non pus. Vous cherchez apparemment M. Craquignard, et je le demandons.

itout. Par ainsi, attendons-le tous les deux sans nous gêner, et causons ensemble jusqu'à ce qu'il vienne, ça nous fera passer le tems ; assisez-vous là, tenez. (*Il retire un peu ses jambes qu'il avait étendues sur le canapé.*)

Mlle ROGUIGNARD, *d'un air de dignité.*

Non, monsieur, je ne cherche pas M. Roguignard, je suis sa sœur, et maîtresse dans sa maison comme lui, vous pouvez vous adresser à moi pour vos affaires, c'est la même chose.

GUIGNOLET, *se levant.*

Ah! je dis, madame, la même chose!... Je crayons ben que y a queuque différence dans les personnes ; mais i n'y en aura pas dans les respèques que je voulons vous rendre à tous les deux ; je nous appelons nous Ustache Guignolet, je sommes le fils de notre père, qu'est mort défunt il y a six mois, et l'ami de M. Craquignard, qui nous a écrit, par notre magister, de venir cheus lui parce qu'il avait des bonnes nouvelles à nous apprendre.

Mlle. ROGUIGNARD.

Oui, monsieur, d'excellentes même ; et, puisque mon frère n'y est pas pour vous les dire, je me félicite de pouvoir vous en instruire moi-même.

GUIGNOLET.

Madame, je nous en félicitons aussi, et de queuque part que le bien nous arrive, je pensons qu'il faut remarcier la main qui nous l'offre, et en ouvrir deux pour le recevoir. En conséquence, nous v'là tout prêt, dépêchez vous. (*Il lui tend les deux mains.*)

Mlle. ROGUIGNARD, *minaudant.*

Mon cher enfant, vous en méritez beaucoup, et je suis enchantée de pouvoir vous annoncer que je veux faire votre fortune, et je le peux, si vous le voulez.

GUIGNOLET, *vivement.*

Si je le voulons! ah, ma chère bonne dame! je le voulons sûrement encore, pusque vous ne le pouvez ; parlez-nous clair, et croyez que ça ne manquera pas de notre part.

Mlle. ROGUIGNARD.

Eh bien ! mon cher, pour ne pas vous faire languir, la bonne nouvelle est que je puis vous faire toucher dix mille écus comptant.

GUIGNOLET, *chaudement.*

Sarpedié ! toucher, ça n'est pas assez ; si je les magnons une fois, je voulons les empoigner et les empocher tout-à-fait.

Mlle. ROGUIGNARD.

C'est aussi comme cela que je l'entends.

GUIGNOLET.

Eh ben ! pisque je l'entendons de d'même tous les deux, faites-moi donc ben vîte entendre itout le son des écus pour en finir.

Mlle. ROGUIGNARD.

C'est comme si vous les teniez, il n'y a qu'un mot à dire pour les avoir.

GUIGNOLET.

Oh, que non, dire et tenir, c'est ben différent. Mais encore, queuque c'est que ce mot qu'il faut lâcher pour ça ? est-ti ben difficile ?

Mlle. ROGUIGNARD, *minaudant.*

Je ne crois pas qu'il doive vous le paraître, et beaucoup d'autres voudraient être à votre place pour le dire.

GUIGNOLET.

Eh jarni ! que de lantiponage ! annoncez-le nous donc ben vîte pour que je le disions, que je prenions l'argent, et que je nous en allions avec.

Mlle. ROGUIGNARD.

Vous me paraissez bien pressé de l'avoir.

GUIGNOLET.

Oh ! sarpedié ! je voudrions déjà le tenir.

Mlle. ROGUIGNARD.

Oui, mais c'est qu'il y a une condition pour cela.

GUIGNOLET.

Quien ! des conditions astheure ! et vous nous disiez avant que ce n'était qu'une parole.

Mlle. ROGUIGNARD.

Ce n'en est qu'une non plus, et bien courte même; il ne s'agit que de prononcer un *oui*.

GUIGNOLET.

Eh jarnombille ! j'en dirons putôt dix mille, un par chaque écu; mais que je les tenions ben vîte.

Mlle. ROGUIGNARD.

En ce cas, mon enfant, vous ne tarderez pas. Sur le bien que j'ai entendu dire de votre sagesse et de votre bonne conduite, je me suis déterminée à vous enrichir en vous épousant. Ce mariage vous assure les dix mille écus avec ma main. Voilà le marché doublement avantageux que je vous propose; ainsi, en me disant *oui*, vous aurez l'épouse et les trente mille francs.

GUIGNOLET, *d'un air de réflexion, et se grattant l'oreille.*

Ah ! diantre, ça fait deux parts au lieu d'une, donc ?

Mlle. ROGUIGNARD.

Positivement, et c'est un surcroit de bonheur qui doit vous flatter.

GUIGNOLET.

Oh ! je disons, madame, c'est sûrement pusque je ne demandions ; et pour ce qui est de votre bonté de songer à nous, c'est là ce qui nous embarrasse le pus fort.

Mlle. ROGUIGNARD.

Comment donc ! que voulez-vous dire ?

GUIGNOLET.

Eh parguenne ! que j'aurions été ben pus à not'aise, si je n'avions eu à vous remercier que pour les trente mille francs... Mais à c't'heure-ci, qu'il est question de vous épouser avec, ça ne me paraît pu s'emmancher si aisément.

Mlle. ROGUIGNARD, *piquée.*

Pourquoi donc, M. Guignolet ? est-ce que ma personne vous répugnerait, par hasard ?

GUIGNOLET.

Eh ! mon dieu, madame, queuque vous dittes donc là, rapugnerait !... Comment que ça se pourrait-ti, pisque je ne comprenons tant seulement pas ce mot-là.

Mlle. ROGUIGNARD, *sèchement.*

Eh mais, que je n'aurais pas le bonheur de vous paraître aimable ?

GUIGNOLET.

Oh ! jarni, ben loin de ça, madame, qu'au contraire... c'est que ça me confusionne la timidité de mon respeque. Pour aimabe, je sommes trop poli pour vous le renier ; et pis, ça ne nous irait pas, car y a long-tems qu'on sait que vous l'êtes ; mais c'est que je n'oserions jamais vous regarder comme not'femme ; vous voyez ben que je sommes trop jeune.

Mlle. ROGUIGNARD, *faisant la belle.*

Eh mais, mon cher ami, est-ce-que vous me trouvez donc si vieille ?

GUIGNOLET.

Vieille ! oh non. Je ne voulons pas vous dire ça non pus, c'est une sottise... Mais c'est tant seulement de l'âge que le monde dira que vous avez de trop pour nous.

Mlle. ROGUIGNARD, *piquée.*

Ce sont des sots qui dirons ça. Est-ce que vous le penseriez aussi, vous ?

GUIGNOLET.

Eh ! non pas du tout, nous. C'est les autes que je vous disons ; car ben mieux, si i faut vous épouser pour avoir les trente mille francs, j'aimerions encore autant que vous ayez trente ans de plus, voyez-vous.

Mlle. ROGUIGNARD.

Bon ! pourquoi cela ?

GUIGNOLET.

Oh ! ce n'est pas la peine de vous le dire ; mais je nous entendons ben. (*à part.*) C'est que je serions putôt débarrassé d'elle ; et, avec son argent, j'en retrouverions une pus jeune.

Mlle. ROGUIGNARD, *agréablement.*

Dailleurs, croyez que les bonnes façons que j'aurai pour vous ne vous laisserons pas repentir de ce mariage-là. Pensez donc encore aux dix mille écus qui sont au bout du *oui* que je vous demande.

GUIGNOLET, *à part.*

Saperlotte ! c'est ben ce bon bout-là qui nous détermine. (*haut.*) Allons, madame, je taupons à tout, pisque vous le voulez, et je vous disons le pus beau et le pus ferme *oui* que j'ayons jamais prononcé.

Mlle. ROGUIGNARD.

Je suis content de vous, et je vais bientôt vous faire compter l'argent.

GUIGNOLET, *vivement.*

Oh ! oui, car sans ça, marché nul déjà.

Mlle. ROGUIGNARD, *défaisant son bracelet.*

Je vais d'avance vous donner un gage de ma parole. Tenez, voilà mon portrait. (*elle le lui donne.*)

GUIGNOLET, *le regardant.*

Ça, vot'portrait ! bah ! vous m'attrappez ! i ne vous ressembe pas du tout. C'est s'tilà d'une de vos filles, putot.

Mlle. ROGUIGNARD, *d'un air précieux.*

D'une de mes filles ! . . . oh ! je n'en ai jamais eue, dieu merci, et je suis bien encore demoiselle.

GUIGNOLET.

Allons, passe donc pour demoiselle...

Mlle. ROGUIGNARD.

Vous pouvez bien le croire... Il y a peut-être quelque différence dans le teint, parce que j'étais plus jeune quand je me suis fait peindre ; mais ce sont toujours les mêmes traits.

GUIGNOLET.

Ah ! les mêmes si vous voulez ; mais i sont ben renforcés depuis. . . L'or s'est mieux conservé, par exemple : il a encore assez bonne mine.

Mlle. ROGUIGNARD.

Oui, vous êtes si délicat, que c'est tout ce qui vous flatte le plus.... Eh ! quel gage allez-vous me donner de votre promesse ?

GUIGNOLET.

Ma fine, je n'avons ni or, ni bijoux. Je n'avons pour tout meubes que mon sauvageon d'épine que v'là, et pis ma gourde où ce que j'avons mis une goutte en partant de cheux

nous, et pis encore une tabattière de corne à votre service. choisissez dans tout ça, c'est de bon cœur.

Mlle. ROGUIGNARD.

Non. Je ne veux vous priver de rien de ce qui vous est utile; mais voilà du papier et de l'encre, signez-moi votre nom, et je ferai remplir au-dessus notre contrat de mariage. (*Elle va à la table préparer des papiers.*)

GUIGNOLET.

Oh! siner!... (*à part.*) Not' magister nous a prévenu de ne pas rien siner trop vîte, parce qu'on est malin ici.

Mlle. ROGUIGNARD, *de la table.*

Venez, mon ami.

GUIGNOLET, *allant à elle.*

Madame, pour siner not'nom, ça ne nous est pas si aisé comme de dire *oui*, car de tout l'alphabet que j'avons étudié long-tems, je n'avons pu apprendre à lire et à siner que la croix de par dieu qu'est en tête.

Mlle. ROGUIGNARD.

Eh bien, faites-moi une croix, cela suffira.

GUIGNOLET.

Oh! pour de ça, j'y sommes habille. Tenez, la v'là, et ben grande, et ben dessinée, même. Ça vaut la pataraphe d'un notaire.

Mlle ROGUIGNARD, *à part, prenant le papier.*

Je l'espère bien, et mon cher frère ne sera pas peu surpris quand il verra l'acte en bonne forme que je vais faire mettre au-dessus. (*haut.*) Au revoir, mon cher ami; je vais travailler pour vous rendre bientôt riche et heureux. M. Roguignard est sorti. D'ailleurs vous n'avez plus affaire à lui; ainsi, entrez dans le jardin pour vous y promener en m'attendant, et ne parlez à personne de la maison que je ne sois revenue. J'irai vous y prendre pour achever votre bonheur.

GUIGNOLET.

Ça suffit, madame, je vous attendrons.

Mlle. ROGUIGNARD, *tendrement.*

Je ne vous laisserai pas languir. Sans adieu, mon aima-

ble futur. Tenez, prenez un à-compte sur mes bontés. (*Elle lui présente sa main.*)

GUIGNOLET, *regardant sa main.*

Où donc qu'il est, c't'à-compte? i n'y a rien dans vote main.

Mlle. ROGUIGNARD.

Non, mais, baisez-la, mon cher ami; c'est la première faveur qu'une honnête femme peut accorder à celui qu'elle regarde déjà en époux.

(*Comme Guignolet ne se presse pas, elle la lui porte assez rudement au visage. Il éternue dessus. Elle le salue d'un air de protection amicale.*)

Sans adieu, mon poulet. (*Elle s'en va par la porte de la rue.*)

GUIGNOLET, *à demi-voix.*

Au revoir, ma vieille poule.

SCENE IX.

GUIGNOLET, *seul.*

V'là un à-compte qui ne garnira pas note poche; mais j'ons consenti à ste première faveur-là, pour qu'elle nous apporte ben vîte la seconde, qu'est les trente mille francs... Par exempe, ceux-là, je les baiserons de ben meyeur cœur encore.... C'est pourtant ben singuyer que ste vieille richarde se jette comme ça à note tête! c'est des coups d'hasard heureux apparemment que l'étoile amène comme ça... et ça ne m'étonne pas, car drès étant petit, une sorcière qui nous a tiré les cartes, nous a dit que je ferions fortune avec les femmes par note figure... et j'en avons déjà ben vu la preuve, car, dans note village, toutes les filles d'écurie et de basse-cour, et des champs, courions après nous les jours de fête; et pendant les danses et les chansons, j'attrapions à nous tout seul pus de taloches de leurs amquié, que tous les autres garçons ensemble; aussi ça les faisait brisquer.... Mais à présent que les dames de la ville nous donnons leus mains à baiter, avec des portraits et des trente mille francs!... c'est encore de ben plus fines marques, ça! Oh! c'est dit, la sorcière

avait raison dans ses cartes, et v'là mon microscope qu'est accompli. Allons donc voir ce beau jardin, en attendant ma future avec ses écus (*Il va pour sortir, mais il apperçoit Julie qui vient du fond, et il s'arrête.*)

SCENE X.

JULIE, GUIGNOLET.

JULIE, *d'en haut, à part.*

Qu'est-ce que cet homme-là fait ici ?.... Ah ! c'est apparemment ce paysan que mon père a conçu le ridicule projet de me faire épouser.

GUIGNOLET, *la regardant de côté, à part.*

Quien ! v'là t'une demoiselle ben pus jolie, et pus jeune que la vieille ! c'est sûrement sa gnièce, faut la voir venir ; j'allons t'être son onque, ainsi, c'est à elle à nous faire la première politesse.

JULIE, *à part.*

J'ai envie de m'en amuser pendant que mon père n'y est pas, et de lui ôter l'impertinente fantaisie de prétendre à ma main.

GUIGNOLET, *la regardant toujours de côté sans bouger.*

Elle ne sait pas encore les titres d'autorité que j'allons avoir dessus elle ; mais c'est égal, i faut toujours tenir note *quant à soi*, et prendre au vis-à-vis d'elle, le ton qui nous convient. (*haut et fièrement.*) Bonjour, mamzelle, queuque vous demandez ici ?

JULIE, *avec hauteur.*

Comment, ce que j'y demande ! mais, c'est moi-même qui vous demande ce que vous y venez chercher, et de quel droit un homme de votre façon se permet d'interroger une maîtresse de maison ?

GUIGNOLET.

Ah ! maîtresse de maison !... après les autres, quoique ça.

JULIE, *piquée.*

Après les autres !... et qui donc, outre mon père, a la primauté ici sur moi ?

GUIGNOLET.

Bon, bon, ça s'espliquera, y en a encore d'autes qui passeront avant, quoiqu'ils soyont venus après.

JULIE, *en colère.*

Vous êtes un mal appris et un grossier.... et si vous vous appuyez sur l'inconvenable dessein de mon père, assurez-vous d'avance qu'il n'aura jamais mon consentement.

GUIGNOLET.

Je ne connaissons pas pus votre père que je n'avons besoin de votre consentement pour ça ; et que ça vous convienne ou non, j'aurons dix mille écus et une femme, et je serons votre supérieur malgré vous... et vous nous devrez le respeque, et je saurons ben vous y forcer encore.

JULIE, *riant de dédain.*

Moi du respect pour vous !... ah ! ah ! ah ! voyez donc cette figure respectable !

GUIGNOLET.

Mais, oui da, mamzelle, qu'all l'est, et ceux-là à qui qu'all paraît agréabe, sauront ben vous la faire trouver vénérabe à vous-même. Je ne vous disons que ça pour une première fois, et souvenez-vous qu'à la seconde, et quand vous serez un petit brin pus au fait de ce que vous devrez à note qualité, comme vous vous conduirez, je nous conduirons.

JULIE, *outrée.*

Oh ! c'est trop fort ! un misérable paysan ose me parler sur ce ton-là !

GUIGNOLET, *piqué à son tour.*

Qu'appellez-vous mademoiselle, des paysans et des tons ? c'est nous qui sauront bentôt rabattre le vote. Un paysan qu'épouse une madame de la ville avec dix mille écus comptant, a le droit de parler encore ben mieux que ça à la fille de M. Craquignard, qu'est la gnièce de sa tante.

JULIE, *en colère.*

Oh ! je ne saurais tenir à tant d'insolence ! Apprenez, mal avisé et brutal campagnard que vous êtes, que c'est vous qui, à ces deux titres-là, me devez du respect ; mais que je vous méprise trop pour recevoir jamais le témoignage d'aucun sentiment de votre part... (*à part.*) Ah ! je vois

mon père, je me retire; et quelqu'ordre qu'il me donne, je ne paraîtrai jamais devant cet original. (*Elle rentre.*)

SCENE XI.

ROGUIGNARD, GUIGNOLET.

ROGUIGNARD, *à part, entrant de la rue.*

Oh! voici un paysan avec qui ma fille causait-là. C'est sans doute celui que j'attends.

GUIGNOLET, *à part, sans voir Roguignard.*

Diantre! les filles sont droles ici, à ce qu'il paraît, et elles ne se gênont pas quand elles ne savont pas que c'est à des onques qu'elles parlont; mais ce tite-là va la faire filer à son tour.

ROGUIGNARD, *s'avançant à lui.*

Bon jour, mon cher monsieur.

GUIGNOLET, *l'estement.*

Bon jour, mon cher monsieur vous-même: de quoi que vous me voulez?

ROGUIGNARD.

Toute sorte de biens. Je me doute que vous êtes M. Eustache Guignolet.

GUIGNOLET.

Oui, monsieur, en propre personne, véritable et naturelle.

ROGUIGNARD.

Et moi, je suis Christophe Roguignard, qui vous ai fait inviter à venir chez moi.

GUIGNOLET.

Eh ben, monsieur, pisque vous nous l'apprenez par vous-même, je nous en doutons itout, et je vous en faisons note compliment. Pourquoi t'est-ce donc que vous nous avez écrit de venir.

ROGUIGNARD.

Mon cher enfant, puisque je viens de vous trouver en conversation avec ma fille, et que vous la connaissez à présent, je vais abréger les préliminaires. Comment trouvez-vous sa figure et sa personne?

GUIGNOLET.

Oh! pour la figure de son visage, elle est ben gentille et ben avenante; et, quand à la taille de sa personne, elle est ben coupée, ben droite et ben fine, et en total, quoiqu'un paysan, comme elle nous appelle, ne s'y connaisse pas ben, je pouvons dire que pour les yeux, la bouche, et tout ce qui est de son portail, elle nous a parue ben agréyabe.

ROGUIGNARD.

Je suis charmé que vous la trouviez telle. En ce cas là, mon enfant, comme j'étais très-intime ami de défunt votre père, j'ai résolu de vous faire un établissement avantageux, et je vous offre ma fille en mariage.

GUIGNOLET, *ébahi.*

Bah! à nous vot' fille en mariage! pour not' femme?

ROGUIGNARD.

Oui, à vous, pour votre épouse.

GUIGNOLET, *à part.*

Ah! jarni, v'là ben encore de quoi pus confondre son orgueil! comme not' femme, all'nous devra encore ben pus de respeque que comme not' gnièce.

ROGUIGNARD.

Vous réfléchissez!... Apprenez en sus qu'en l'épousant vous aurez trente mille francs pour sa dot.

GUIGNOLET, *sautant de joie.*

Trente mille francs aussi! c'est donc là le taut de tous les mariages qu'on fait à Paris?... (*haut.*) Ah ça, mais, mon cher M. Craquignard, ça n'est ti pas une craque que vous me glissez-là, vous?

ROGUIGNARD.

Non. Je suis un homme d'honneur; et comme je vous l'ai annoncé, l'amitié que j'ai toujours eue pour feu votre père, me fait la loi de travailler à votre bonheur; ainsi répondez-moi franchement comme je vous parle, et si ma proposition vous convient. Comme je sais qu'avec les gens de la campagne qui sont droits et sincères, il ne faut pas perdre le tems en vains discours, j'ai tout disposé d'avance. J'ai un modèle de contrat tout préparé pour votre mariage; nous allons le signer tous les deux, et l'affaire sera conclue dans le même instant.

GUIGNOLET, *à part.*

Sarpedié ! v'là encore une nouvelle preuve de not'étoile de bonheur ! j'aurons le même argent, ça nous débarrasse de la vieille que je n'aimons pas, et ça punira la jeune qui nous revient ben mieux. (*haut.*) M. Craquignard, je vous pernons au mot.

ROGUIGNARD.

Et je ne m'en dédis pas. Voici le projet de contrat : signez-le. (*Il va à la table.*)

GUIGNOLET, *à part, pendant que l'autre prépare son papier.*

Voyez-vous que j'ons eu bon nez avec la vieille. Si j'avions siné tout de bon, tantôt, je serions pris là... Méfions-nous encore, quoique ça. (*haut.*) Monsieur, je vous demandons pardon, escuse de not'ignorance ; mais je ne savons pas écrire. Je ferons une marque, si vous voulez.

ROGUIGNARD.

Eh bien, c'est égal. Tenez, faites-la ici.

GUIGNOLET, *la faisant.*

Oui. La v'là.

ROGUIGNARD, *regardant.*

C'est une double croix que vous faites.

GUIGNOLET.

Oui, parce que ça vaut mieux qu'une simpe... (*à part.*) Et ça l'emportera sur la première que j'avons fait à la vieille.. Si ça nous convient toujours, parce que faut voir jusqu'au bout si on ne nous attrappe pas.

ROGUIGNARD, *qui pendant cet à part a ployé son papier.*

A présent, je vais faire expédier un double de cet acte, et nous terminerons tout de suite. Amusez-vous là, ou bien allez causer avec ma fille. Je vais être à vous dans un instant, mon gendre. (*Il sort par la porte de la rue.*)

SCENE XII.

GUIGNOLET, *seul.*

Sarpedié ! les épouseux sont donc ben rares, ici, qu'on nous envoie chercher à la campagne esprès pour nous don-

ner des femmes à choisir ? tant mieux. Faut profiter de son bon quand on le trouve, et j'allons nous amuser à ben faire bisquer c't'belle demoiselle qui méprise les paysans. Oui, morguenne ! pour l'y rabattre un peu son caquet, je l'y donnerons la charge de soigner not' basse-cour. Allons l'y annoncer ça d'avance.

SCENE XIII.

GUIGNOLET, NITOUCHE, *reparaît au fond, un peu plus ajustée.*

NITOUCHE, *à part, en entrant.*

Le v'là enfin seul ! voyons donc si je n'aurais pas queuqu'espérances aussi, moi ?

GUIGNOLET, *qui allait sortir, la voit.*

Ah ! jarnigouette, en v'là une ben pus jolie encore que toutes les autres ! y a donc un magasin de femmes, ici ?

NITOUCHE, *s'avançant, lui fait une petite révérencee courte et vive.*

Votre servante, monsieur.

GUIGNOLET, *la salue avec intérêt.*

C'est nous qui sommes ben vot'petit serviteur très-humble, ma belle demoiselle : est-ce que vous êtes de la maison ?

NITOUCHE.

Ouidà, monsieur, et pus qu'on ne voudrait encore.

GUIGNOLET, *galamment.*

Comment donc ! vous ne pouvez en être trop ; et quand vous en seriez la première maîtresse même, ça ne serait pas encore assez pour la beauté de vos appas.

NITOUCHE.

Vous êtes ben honnête, mais tout le monde ne pense pas comme ça, ici ; car, quoique je soyons la prope cousine de monsieur et de mademoiselle Roguignard sa sœur, et de mademoiselle Julie, ils ne veulent tous me regarder que comme servante.

GUIGNOLET.

Ah ! fi donc ! ça sont des ingrats et des dénaturalisés, et

et qui ne méritont pas l'honneur que vous leus z'y faites d'être de leus famille ; car vous vallez, à vous toute seule, pus qu'eux tous, et le reste de leus race, si elle leus ressembe.

NITOUCHE.

Je ne mérite pas les complimens que vous me faites.

GUIGNOLET.

Si fait, mamzelle, et ben pus encore ! et je vous le prouverons bentôt, car j'allons être de la famille itout, tel que vous nous voyez ; et un des pus majors encore, d'un côté ou d'un aute même ; car je pouvons choisir.... et je vous promettons d'avance que drès demain vous ne serez pas servante ici, et qu'on vous y appellera cousine, gros comme le bras, encore ; ou ben on ne nous appellera pus Guignolet.

NITOUCHE.

Ah ! je ne peux pas croire que vous vous intéressiez tant que ça à nous, pour la première fois que vous nous voyez.

GUIGNOLET.

V'là ce qui vous trompe ; et je nous y intéressons encore ben pus fort que tout ça, car jarni ! je n'ons qu'un chagrin, c'est de n'être pas riche par nous-même ; car aulieur de vous appeller note cousine, je vous appellerions tout d'un coup note femme, si ça pouvait vous convenir, s'entend, et j'en serions ben pus ben aise que de ces deux-là que j'avons à choisir... et vous, mamzelle, nous auriez-vous aimé un petit brin ? dites-le bonnement.

NITOUCHE.

Eh ! monsieur, à quoi que ça servirait si vous ne m'aimez pas vous-même.

GUIGNOLET.

Ah ! jarnombille ! je ne vous aimons que trop déjà, et je sentons ben que ça serait toujours en augmentant ; car je nous trouvons de plein pied avec vous ; au lieur qu'avec les autres que je pouvons prendre, y en a une qui serait ma mère, et l'autre qui voudra être ma maitresse supérieure... Mais, avec vous, je ne serions que des amans et mari, et femme ben tendres et ben accouplés ; mais, comme je vous disons, je ne sommes pas assez riche pour faire votre bonheur.

NITOUCHE.

Eh ben ! monsienr, si c'est comme ça, et si le cœur vous

en dit pour moi, nous aurons assez de bien pour être contens : en m'épousant, vous toucherez trente mille francs.

GUIGNOLET, *à part, tout joyeux.*

Comment, saperlotte ! encore trente mille francs ! mais, mais, c'est donc ici le Perrou pour les filles ? que y a trente mille francs sus toutes les têtes femellès ? Ah ça, mais ! c'est ti ben vrai ce que vous dites-là ?

NITOUCHE.

Oh ! tout aussi vrai, et aussi sûr que si vous les teniez déjà dans votre poche.

GUIGNOLET, *sautant sur sa main qu'il serre.*

Par la venterguenne ! si ça est comme ça, vous êtes note femme, et je vous faisons le sacrifice de la vieille et de la jeune ; et pour preuve, v'là le portrait d'or de la tante que j'allons l'y rendre, et je baisons vote jolie menotte avec ben pus de plaisir que je n'avons flairé la sienne.

NITOUCHE.

Oui, mais nous aurons p't'être de l'embarras. N'avez-vous pas fait des promesses à la tante, ou au père de mamzelle Julie ?

GUIGNOLET.

Oui dà, si fait, i z'ont ben voulu m'y prendre, mais heureusement que j'avons t'eu une bonne rubrique. Comme le magister de cheus nous nous avait prévenu de ne pas siner aucun papier trop vîte, je leus y avons dit à tous les deux, que je ne savions pas écrire, et je ne leus y avons fait à chacun que des croix ; mais à vous, j'allons vous donner note sinature toute entière.

NITOUCHE.

Ah ! queu bonne idée que vous avez eu là ! comme ça, nous sommes sûrs de note affaire. J'ai mon parain, monsieur Grippefort, qu'est un habile procureur, qui n'aime ni mon cousin, ni ma cousine, et il va nous arranger ça de façon que je l'emporterons sur eux.

GUIGNOLET, *allant à la table écrire.*

Ah ben ! je nous y accordons de tout note cœur, et v'là note nom, avec tous nos tites, Ustache Guignolet, fils de défunt Boniface Guignolet, dit Pillegrain, fermier d'Ar-

enteuil, (*il lui donne le papier.*) là, pernez ça, ça coule à fond tous les autes.

NITOUCHE.

Oh oui ! nous n'avons pas rien à craindre ; je vas trouver non parain, et vous serez bentôt délivré de mes deux cousines. (*elle va pour sortir.*)

GUIGNOLET, *la rappelant.*

Écoutez donc, mamzelle.

NITOUCHE.

Queque vous voulez encore ?

GUIGNOLET.

Oh! je voulous faire la chose tout-à-fait en règue, pour que ça tienne mieux avec vous qu'avec les autes, faut que je vous donnions pus de gages que je ne leus y en avons donné. Je vous avons fait note nom sus le papier, au lieur d'une croix ; mais je ne vous avons baisé que la main comme à la vieille, et faut que je vous embrassions tout-à-fait, pour que vote preuve dégotte la sienne.

NITOUCHE.

Oh ! quand nous serons mariés, nous aurons tout le tems.

GUIGNOLET.

C'est égal, ce qui est d'avance ne compte pas ; c'est gratis comme le dernier adieu, (*il l'embrasse.*) et le v'là donné. Là, je ne pouvons pus nous dédire ni l'un ni l'antre (*On entend tousser dehors.*)

NITOUCHE.

Oh ! j'entends la vieille qui vient vous chercher, n'allez pas me faire infidélité à présent au moins, songez que j'ai votre signature.

GUIGNOLET.

Eh, mamzelle, vous avez ben mieux que ça ; vous avez not cœur et not ame.... et pis note dernier adieu par dessus tout. Partez tranquille, j'allons rembarer la vieille,

(*Nitouche rentre par le fond, on entend toujours tousser dehors.*)

SCENE XIV.

GUIGNOLET, *seul.*

Quien ! comme all'tousse donc, not vieille amoureuse ! C'est une coqueluche que le plaisir du mariage l'y a causée apparammment.

Mlle. ROGUIGNARD, (*entre en toussant.*)

Me voilà enfin revenue, mon cher enfant, et je n'ai pas donné de cesse au notaire qu'il n'ait eu fini notre contrat, et que je ne l'aie amenné avec moi. (*elle tousse.*)

GUIGNOLET.

Eh mais, jarni ! madame, vous vous êtes donc ben échauffée à courir ! v'là un rheume qu'est dangereux, et qui nous fait peur pour vous.

Mlle. ROGUIGNARD.

C'est vrai, mon bijou, l'empressement que j'ai mis à avancer notre mutuelle satisfaction, m'a fatigué la poitrine, et cela me coupe la respiration. Hem ! hem !... mais ça va passer bientôt.

GUIGNOLET.

Mais non, c'est p'têtre ancien, et faudrait prendre garde à ça.

Mlle. ROGUIGNARD.

Bon bon ! le plaisir de la nôce va dissiper tout ; il n'y paraîtra plus demain.

GUIGNOLET.

Au contraire, ça ne ferait qu'augmenter ; et si je vous faisions danser par là-dessus, je craindrions d'être trop tôt vœuf. Vaut ben mieux prendre des raffraichissemens pendant queuque tems, et je varrons après, comment que vous vous trouverez.

Mlle. ROGUIGNARD.

Eh non, ne faites pas attention, ça n'est rien ; c'est une quinte qui me prend comme ça de tems en tems.

GUIGNOLET.

Sarpedié ! c'est un vilain jeu à vous faire capote ! faut écarter ste quinte-là, madame.

Mlle. ROGUIGNARD.

Ça va passer, je vous le dis. Venez vous en dans ma chambre où le notaire nous attend pour finir. (*Elle le prend par la main.*)

GUIGNOLET, *résistant, à part.*

Ouf ! nous v'là déjà dans une crise. Comment que j'allons faire pour l'y donner son compte ? Je voudrions voir venir l'autre avant.

Mlle. ROGUIGNARD.

Eh bien ! à quoi pensez-vous donc ? songez que j'ai votre parole, et qu'il n'est plus tems de faire des réflexions

(*elle tousse.*)

GUIGNOLET.

Oh ! je n'en faisons pas non pus... mais, c'est votre coqueluche qui nous inquiète, vraiment, vous allez étouffer. Laissez-nous vous taper dans le dos nn petit peu.

(*Il va pour la cogner.*)

Mlle. ROGUIGNARD.

Ahi ! ahi ! vous m'extropiez.

GUIGNOLET.

Non pas, c'est pour l'intérêt que je prenons à vote santé.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, ROGUIGNARD.

ROGUIGNARD, *venant prendre la main de Guignolet.*

Allons, venez-vous en, mon gendre, voilà le moment de terminer.

Mlle. ROGUIGNARD, *le prenant de l'autre côté.*

Tout est terminé, mon cher frère, et je l'emmène pour cela.

ROGUIGNARD.

Eh ! où l'emmenez-vous ? il n'est plus besoin que vous lui parliez ; j'ai fini avec lui, venez vous en plutôt avec nous pour la signature du contrat, nous allons le marier, (*il le tire de son côté.*)

Mlle. ROGUIGNARD, *le tirant du sien.*

Qu'appelez-vous marier ! il l'est déjà... allons, venez.

GUIGNOLET, *résistant des deux côtés.*

Doucement donc, monsieur et madame !... (*à part.*) eh ! jarni ! me v'là entre le marteau et l'enclume !

ROGUIGNARD, *à sa sœur.*

Comment ! il est marié !..... vous savez donc que le notaire est là, dans mon cabinet ?

Mlle. ROGUIGNARD.

Dans votre cabinet ! c'est bien dans ma chambre et c'est moi qui l'ai fait venir.

ROGUIGNARD.

Allons, ne vous donnez donc pas les gands de ça. C'est moi-même qui vient de le chercher.

Mlle. ROGUIGNARD.

Oh ! quel entêtement déplacé ! je vous dis que c'est moi, et vous en allez voir la preuve, (*elle remonte vers sa chambre*)

ROGUIGNARD.

Parbleu ! c'est bien moi qui vais vous convaincre.

(*Il remonte et appelle au fond.*) Entrez, M. Scrupule.

ROGUIGNARD, *à sa porte.*

Arrivez, M. Minute.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS LES DEUX NOTAIRES, *entrant des deux côtés avec leurs papiers.*

SCRUPULE, *à Roguignard.*

Me voilà, Monsieur.

MINUTE, *à Mlle. Roguignard.*

Me voici, Madame.

GUIGNOLET.

Oh ! tenons nous ben ! v'là que j'allons être mariée deux fois !

Mlle. ROGUIGNARD, *à son frère.*

Ah bien, mon cher frère, votre notaire arrive trop tard, car j'ai parlé la première à M. Guignolet, et je l'épouse.

ROGUIGNARD.

C'est vous qui abusez, ma sœur, car c'est à ma fille que je le marie.

GUIGNOLET, *aux deux notaires.*

Je ne sommes ti pas trop heureux, messieurs ? un pauvre paysan se voir disputer par deux madame de la ville !

Mlle. ROGUIGNARD.

Oh ! nous savons bien, M. Roguignard, que c'était-là votre plan ; mais le mien était de vous prouver que je serais mariée malgré vous, quand je le voudrais. J'ai la parole de mon futur, et, qui plus est, une croix qu'il a faite sur mon contrat. Montrez-le, M. Minute.

MINUTE, *montrant le contrat.*

C'est vrai, et le voila.

GUIGNOLET, *bas à Minute.*

Eh ben, quand on fait une croix sus z'un papier, c'es-ti pas signe qu'on le refuse.... il est biffé.

ROGUIGNARD.

Ma sœur, je vous condamne par vos paroles ; s'il a fait une croix sur votre contrat, il en a fait deux sur le mien, et ça vaut davantage, comme il a dit ; (*à Scrupule*) faites les voir, monsieur.

SCRUPULE, *montrant son papier.*

Oh ! c'est authentique, les voilà bien.

GUIGNOLET, *à part.*

Allons, v'là les Scrupules et les Minutes contre nous.

Mlle. ROGUIGNARD, *reprenant Guignolet.*

Vous direz ce que vous voudrez, mais en vertu de sa première croix, moi je l'emmène et je l'épouse. (*à Guignolet.*) Venez, mon mari.

ROGUIGNARD, *le reprenant.*

Oh ! ce ne sera pas vrai ; et par l'autorité de ses deux croix, c'est moi qui le prends et il épousera ma fille. Venez, mon gendre.

GUIGNOLET, *se débattant entre les deux.*

Ah dame ! on peut dire que v'là un joli homme ben accaparé !

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, M. GRIPPEFORT et NITOUCHE, *venant par la rue.*

GRIPPEFORT, *un papier à la main aussi.*

Alte-là, monsieur et madame. C'est moi qui m'empare de M. Guignolet.

GUIGNOLET, *voyant Nitouche qui lui fait des signes.*

Ah ! v'là la bonne ! je commençons à ben espérer.

GRIPPEFORT, *au frère et à la sœur.*

Les croix vous resteront pour constater les surprises que vous avez voulu lui faire ; mais en vertu de sa signature bien conditionnée, et de son intention volontaire et raisonnable, il épousera ma filleule, et jouira avec elle des trente mille francs qui lui sont délégués par le testament de son père, et que vous, M. Roguignard, aurez la bonté de lui remettre, avec les intérêts depuis six mois que vous les faites valoir.

GUIGNOLET.

Oh ! jarni, je commençons à entendre sonner les écus.

ROGUIGNARD, *à Grippefort.*

Comment, monsieur...

Mlle. ROGUIGNARD, *en colère.*

Qu'est-ce à dire, M. Grippefort !

GRIPPEFORT, *à tous deux.*

Point d'emportement, car vous n'y gagneriez rien. Voici justement deux notaires : ce sont des experts capables de nous juger. (*à eux.*) Voyez, messieurs, si cet acte est plus en règle que les vôtres, et s'il ne mérite pas la préférence ?

(*Il lui montre son contrat.*)

ROGUIGNARD, *pendant que les notaires regardent.*

(*A Nitouche, avec humeur.*) Eh ! quoi, mademoiselle, vous avez osé aller sur les brisées de ma fille ?

Mlle. ROGUIGNARD, *en colère.*

Comment ! petite impertinente, une misérable paysanne

comme vous s'avise de couper l'herbe sous le pied à une dame comme moi !

GUIGNOLET, *à Mlle. Roguignard.*

C'est justement pour ça, madame. Je sommes paysan itout, nous, ça fait que je sommes ben mieux attelés ensembe.

SCRUPULE, *ayant lu le contrat de Grippefort.*

Il n'y a rien à répliquer. Ce contrat-là est le seul valide, et les deux nôtres sont nuls.

MINUTTE.

Oui. Il n'y a pas à en revenir. (*au frère et à la sœur.*) Vous aurez cependant pour agréable, monsieur et madame, de nous en acquitter la façon, parce que toute peine prise doit être payée ; tant pis pour ceux qui la commandent mal-à-propos. Nous vous enverrons nos clercs pour cela. Serviteur, madame.

SCRUPULE.

Bonjour, monsieur. (*Il s'en vont en saluant tous les deux.*)

SCENE. XVIII.

LES PRÉCÉDENS, hors les deux NOTAIRES.

ROGUIGNARD.

Voyez-vous, ma sœur, si je ne vous avais pas toujours bien annoncé que cette Nitouche-là nous jouerait quelque mauvais tour ?

Mlle. ROGUIGNARD, *en colère.*

Eh ! je vous l'avais prédit bien davantage, moi ! au reste, j'en suis bien aise pour l'humiliation qui en revient à votre glorieuse de fille.. Cela vous fait voir, du moins, qu'elle n'a pas la préférence sur moi. Adieu. Je me sépare de vous, et je ne veux plus vous revoir ni l'un ni l'autre ; vous me portez malheur tous les deux. (*Elle s'en va.*)

GUIGNOLET, *allant après elle.*

Ah ! tenez, madame, à propos de ça, v'là vot' portrait que je vous rendons ; i vous servira pour une aut'fois.